



Conférence prononcée le 31 janvier 2024
à l'invitation de l'AFAE-Lyon

Le défi de la post-vérité

Eirick PRAIRAT

Je vais vous parler de ce que j'appelle le défi de la post-vérité. Notre école vit une situation inédite. Comment dire les choses ? L'ignorance est toujours là, rien de plus normal, mais dans les grandes classes, elle n'est plus toute seule. L'école doit aujourd'hui faire face au flot des propos ineptes, des *fake news*, des délires complotistes et autres divagations imbéciles et délirantes. *Une nouvelle menace est apparue ; son nom : la post-vérité.*

Je voudrais intervenir en quatre temps, en quatre moments.

- Je voudrais dans un premier moment préciser cette notion de post-vérité.

Car parler d'une chose sans pouvoir la définir, c'est au fond parler sans savoir de quoi on parle ;

- puis dans un second moment, assez brièvement, j'essaierai de vous montrer comment cette situation inédite a pu advenir ? ;

Comment ce que l'on appelle le *bullshit* - la connerie, la foutaise, la baratin - mot mis à la mode par le philosophe américain Harry Frankfurt à la fin des années 1980, comment le *bullshit* - la connerie - a pu devenir une norme discursive dominante ;

- Dans un troisième moment, il s'agira de comprendre la nature de la menace que fait peser la post-vérité, et sur nos démocraties, et sur notre école, car la menace est grave ;
- enfin dans un quatrième et dernier moment, je souhaiterais faire quelques propositions. Que doit faire notre école pour relever ce redoutable défi ?

Mais tout d'abord, c'est quoi au juste la post-vérité ?

Quelle réalité précise recouvre ce nouveau mot ? Si le mot est relativement récent, le phénomène qu'il décrit est au travail dans nos sociétés depuis quelque temps déjà. Car il y a toujours un décalage entre l'apparition d'un phénomène et le moment où on lui donne un nom, car nommer c'est déjà comprendre. Le mot « post-vérité » s'est imposé en 2016, lorsque l'*Oxford Dictionary*, dictionnaire de référence pour la langue anglaise, le consacre mot de l'année. Ce sont, peut-on lire dans cet éminent dictionnaire, « *des circonstances dans lesquelles des faits objectifs ont moins d'influence pour former l'opinion publique que l'appel à l'émotion ou aux croyances personnelles* ».

La post-vérité est donc une marque défiance à l'égard des faits, à l'égard des faits établis. C'est ce que nous dit aussi la philosophe Myriam Revault d'Allonnes, dans son ouvrage *La Faiblesse du vrai* (publié en 2018). « *La post-vérité, écrit-elle, porte avant tout atteinte aux vérités de fait [...] plutôt qu'aux vérités scientifiques [...] qui, dans la modernité, ne sont plus guère remises en cause* ».

La post-vérité mépriserait donc les vérités de fait, mêmes celles qui sont les mieux assurées.

- Elle peut nier que Philippe Pétain a été un complice actif de la déportation juive ;
- ou encore clamer haut et fort que les chambres à gaz n'ont jamais existé.

Les vérités de fait sont, rappelons-le, des vérités attestées et vérifiées, même si elles n'ont pas la robustesse des vérités physiques ou mathématiques. Ces vérités sont tout simplement rabaisées au rang de vulgaires opinions auxquelles nous serions « libres » de souscrire selon nos humeurs ou nos options idéologiques.

Mais à y regarder de plus près même les théories scientifiques les mieux établies peuvent aussi être ignorées. Le darwinisme, le big bang, le dérèglement climatique sont parfois tenues pour de simples idéologies, voire pour des inepties inventées de toutes pièces par quelques lobbies obscurs. Il faut donc nuancer le propos de Myriam Revault d'Allonnes car les théories scientifiques peuvent, elles aussi, être niées voire tout simplement repoussées d'un revers de manche. Myriam Revault d'Allonnes resserre un peu trop vite le phénomène de la post-vérité sur les seules vérités de fait. Même si ces dernières, encore une fois, restent des cibles de choix, car plus vulnérables à la critique.

Mais ce qu'il importe de comprendre, c'est que la post-vérité est au-delà de la vérité et du mensonge, d'où ce terme de « post ». Qui n'indique pas seulement un « après », mais aussi et surtout une rupture. Mais aussi et surtout une rupture. Il en va de même pour la « postmodernité » qui indique un au-delà de la modernité.

La postmodernité n'est pas une suite ; c'est un autre moment. C'est pour cette raison que certains philosophes lui préfèrent parfois le terme « *d'hypermodernité* ». Elle atteste, phénomène nouveau, une indifférence à l'égard du vrai. La post-vérité est au-delà de la vérité et du mensonge. Et du mensonge... Car dans l'ordre du mensonge, la vérité garde une valeur normative, puisque mentir c'est tout faire pour précisément ne pas dire la vérité. Mentir, c'est cacher, déformer, transformer, maquiller. La vérité n'est pas oubliée, car mentir c'est travestir.

Dans l'ordre de la post-vérité, la vérité ne compte plus. On est dans l'affabulation :

- le monde est secrètement gouverné par une affreuse bande de pédophiles ;
- l'ARN messenger, c'est de la thérapie génique, ça s'installe dans nos chromosomes et ça affecte notre descendance.

Et plus on affabule, plus on a du succès, il faut sidérer, il faut faire le buzz.

Et si la fable que l'on raconte déçoit, on peut toujours en raconter une autre, plus extravagante :

- Brigitte Macron est un homme.
- La terre sphérique ? Baliverne, elle est plate, ultra plate.
- Le COVID, ça n'existe pas, c'est une invention pour instaurer clandestinement et lentement un monde de la tyrannie.
- Septembre 2001. Le gouvernement américain savait qu'il allait y avoir des attentats... puisque c'est lui qui les commandités.

Comme l'écrit très justement Sebastian Dieguez, neuroscientifique à l'Université de Fribourg : « *La post-vérité [...], laisse les "faits alternatifs" se multiplier à l'infini, aussi contradictoires soient-ils, nourrissant d'insaisissables théories [...]* »

Alors me direz-vous, comment en sommes-nous arrivés là ?

On peut déjà dire que le relativisme (c'est-à-dire l'idée selon laquelle tout se vaut), présent de longue date dans nos sociétés, a préparé le terrain à l'avènement des faits alternatifs et autres *fake news*.

Mais comment « l'art de raconter de conneries » a-t-il bien pu devenir une norme discursive dominante ? Comment est-on passé du *bullshit* épisodique - de la connerie, du baratin – à la connerie à haute dose et au baratin à grande échelle ? Il a fallu, on le devine, le recours à une technologie aux capacités prodigieuses : internet. Technologie qui accélère la transmission des informations et les rend accessibles, si ce n'est à toutes et à tous, tout au moins à un très grand nombre.

Le philosophe Maurizio Ferraris parle, non sans humour de « Poste-vérité ».

Poste = P O S T E, car c'est « une foutaise qu'on poste sur les réseaux sociaux », comme on posterait une lettre. Mais il a fallu une autre condition, une condition psycho-sociologique, ce que le sociologue Gérard Bronner appelle « l'idéologie démocrate ». L'idéologie démocrate est cette ambiance, cette atmosphère qui accrédite l'idée que nous sommes tous, quelles que soient nos compétences effectives, habilités à donner un avis autorisé.

Nous sommes tous des experts, et nous le sommes en toutes choses. Il n'y a donc plus d'experts à proprement parler puisque tout le monde l'est et à propos de tout. Chacun se pense habilité à parler de mille et une choses. Mieux chacun a le sentiment pressant qu'il doit être entendu. Mon avis compte au plus haut point, il faut qu'on m'entende. Chacun s'estime autorisé à gloser publiquement sur mille et une questions. Sans doute, faut-il rappeler qu'un expert sait ce qu'il sait, et qu'il sait ce qu'il ne sait pas. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il n'y a de véritable expertise qu'adossée à une forme de modestie.

La post-vérité est née de la conjonction de ces deux phénomènes :

- une tendance généralisée à surestimer nos compétences ce que Bronner appelle « l'idéologie démocrate », et que l'on nomme parfois l'effet Dunning-Kruger ;
- et une capacité absolument inédite à communiquer et à échanger.

Internet a amplifié ce mal étrange qui sommeillait dans nos démocraties et qui consiste à se croire autorisé à parler de tout, sans la moindre retenue. De sorte que le doux rêve d'une société de la connaissance, né dans les premiers moments d'internet, s'est trouvé dès les débuts contrarié par le cauchemar d'un monde de la bêtise et de la désinformation. Booba,

grand spécialiste de vaccinologie et chanteur, paraît-il, vient d'expliquer sur X à ses 8 millions de followers qu'il y a un lien entre le vaccin anti-covid et la maladie de Creutzfeld-Jacob.

Il nous faut, et c'est le troisième point que je souhaite aborder, bien comprendre la nature de cette nouvelle menace.

Et pour nos sociétés démocratiques, et pour notre école. Pour nos sociétés. Il n'a échappé à personne, la post-vérité affecte nos compétences intellectuelles et, au-delà, notre capacité à penser.

- Car elle se plait à mimer l'art de raisonner ;
- elle imite les codes du raisonnement logique ;
- elle singe les normes de l'enquête.

Elle cherche à paraître rigoureuse alors même qu'elle s'affranchit des règles logiques qui garantissent la véracité d'une analyse ou la rigueur d'un raisonnement. Mais la post-vérité ne porte pas seulement atteinte à la possibilité d'une communication honnête et intelligente, elle ruine plus fondamentalement la possibilité même de vivre ensemble en portant atteinte à l'existence d'une réalité commune. Car s'il n'y a plus de faits objectifs, s'il n'y a plus de faits partagés, si le réel s'est tout simplement évaporé, c'est la possibilité même d'un monde commun qui est compromise. Si tout devient dicible, si les logorrhées les plus étranges peuvent librement proliférer alors... Alors peut-être, faut-il accrédi-ter l'hypothèse d'Olivier Roy, hypothèse selon laquelle « la culture-corpus » est en train de faire place à une multiplicité quasi-infinie de subcultures ?

Nos sociétés se fragmentent. Et l'école est bien évidemment en première ligne car elle a, comme chacun sait, deux grandes missions. Elle travaille tout d'abord à transmettre des connaissances, des savoirs, une culture, ce que l'on appelle parfois un patrimoine symbolique et intellectuel. Elle travaille aussi à former *l'homo politicus*, le citoyen. Et ces 2 missions - connaissances/citoyenneté - sont intimement liées car ce n'est que sur fond d'une culture commune que les controverses politiques sont possibles et utiles. La post-vérité menace l'école en son cœur, c'est-à-dire dans sa tâche de transmission et de formation.

Le premier symptôme : la mise en cause de la crédibilité de la parole professorale.

Alors comment l'école peut-elle relever ce défi ? Ce sera mon dernier point avant de conclure.

Je risquerais quatre propositions. Bien sûr, d'autres propositions sont possibles, je n'ai pas prétention à répondre seul à un tel défi.

- **Première proposition : il faut garantir les programmes scolaires**

Il est vrai que le souci d'une école juste a été le souci politique dominant de ces dernières décennies. Depuis le début des années 1980, rares sont les ministres de l'Éducation nationale qui n'ont pas plaidé pour une école plus juste. Ce chantier est un chantier majeur, nul ne le contestera. Mais **le défi de l'école juste** ne doit pas nous faire oublier **le défi de la bonne école** qui porte sur les contenus d'enseignement que l'école doit dispenser. Avant d'être une école juste, c'est-à-dire une école qui garantit une réelle égalité des chances, l'école doit être une bonne école. C'est-à-dire une école qui enseigne ce qui mérite d'être enseigné pour émanciper les hommes et leur permettre de comprendre le monde dans lequel ils vivent. Rendre public les programmes scolaires et surtout faire savoir comment ces programmes sont

élaborés est la première urgence en contexte de post-vérité. Et le moins que l'on puisse dire est que le Conseil Supérieur des Programmes (CSP), instance à qui incombe cette mission, est loin d'avoir offert toutes les garanties de transparence que l'on est en droit d'attendre d'une telle institution. Les polémiques n'ont pas manqué, comme l'ont montré les démissions de plusieurs de ses présidents, depuis 2014.

- ***Seconde proposition : revisiter l'art d'enseigner***

Pas d'enseignement sans un apport sur les règles épistémiques qui prévalent dans la discipline que l'on enseigne. Il faut, pour dire les choses autrement, montrer comment la science se fait. Les enseignants le font déjà, il faut amplifier ce processus. On ne peut enseigner l'histoire sans montrer comment l'histoire se fait. On ne peut enseigner la biologie et la physique sans montrer comment la science biologique et la science physique se font. Une science a une épistémologie, elle a une méthodologie, elle a des concepts. Ce qu'elle avance, elle l'avance en l'adossant à des preuves, attestées et vérifiables. La science, disons-le haut et fort, n'est pas une opinion parmi d'autres.

- ***Troisième proposition : former les élèves à l'esprit critique.***

Raisonner, argumenter est toujours un exercice périlleux car les pièges ne manquent pas. Depuis plusieurs décennies déjà, bien avant le rapport Bronner sur *Les Lumières à l'heure du numérique*, des psychologues cognitivistes américains de renom ont fait pression pour que les écoles adoptent des programmes de pensée critique.

- Apprendre aux élèves à examiner de différentes manières une même question ;
- apprendre à étayer ses affirmations par des preuves ;
- apprendre à repérer les biais cognitifs qui guettent quand on raisonne : biais de confirmation, biais d'intentionnalité, biais de cadrage, effet de halo, stéréotype, avarice intellectuelle...

La liste des biais cognitifs, comme l'ont montré Amos Tversky et de Daniel Kahneman est longue. Peut-être faut-il rappeler que l'esprit critique n'a rien à voir avec le scepticisme permanent. Avec ce que Pierre-André Taguieff appelle le « soupçonisme », et qui est cette attitude qui refuse par principe de croire à ce qu'on nous dit. L'esprit critique n'en appelle pas à la suspicion mais au discernement. Critique, Krinein, trier, trier les bons des mauvais arguments, les raisonnements des sophismes, la science des pseudo-sciences. Pas d'esprit critique sans méthode. Mieux, pas d'esprit critique sans métacognition, sans cette attention aux processus mentaux que l'on met en œuvre quand on argumente.

- ***Quatrième et dernière proposition : il faut promouvoir une véritable éducation aux médias et à l'information.***

Internet, disons-le, peut tout autant cultiver qu'endoctriner, émanciper qu'abrutir. Sans parler des risques qu'enferment les réseaux sociaux pour notre modèle démocratique. Je voudrais faire un rappel élémentaire, élémentaire mais nécessaire. Plusieurs lectures d'un même événement peuvent être faites, et il faut en matière de journalisme, dans un monde démocratique, défendre le pluralisme. Vive le pluralisme ! Mais les lectures plurielles s'appuient toujours sur des faits partagés et vérifiés. Le désaccord ne porte pas sur les données factuelles, mais sur la manière dont on les lit. Nietzsche se plaisait à dire qu'il n'y a pas de faits, qu'il n'y a que des interprétations. Nietzsche se trompait, c'est parce qu'il y a des faits qu'il y a des interprétations. Quand il n'y a plus de faits, il n'y a plus d'interprétations, il n'y a que du délire et de la divagation. Le temps est venu de promouvoir une véritable éducation aux médias et à l'information.

- Comment discerner une information fiable d'une théorie fumeuse ?
- Comment discerner une source épistémique fiable d'une source épistémique qui n'a aucune crédibilité ?

Le temps est venu de promouvoir une véritable éducation aux médias et à l'information à l'heure où souffle le vent mauvais de la fatigue informationnelle.

Quelques mots pour conclure.

Dans mon dernier ouvrage *L'école des Lumières brille toujours*, j'examine les cinq grands défis que notre école va devoir relever dans les années à venir. Il faudrait peut-être en ajouter un sixième : la question du recrutement. Les cinq défis présentés dans ce petit livre sont :

- le défi d'hospitalité : comment rendre notre école plus hospitalière ? ;
- le défi de justice : comment la rendre plus juste ? Bourdieu n'est pas mort, il faut être bien né pour faire un beau parcours scolaire dans notre école ;
- le défi efficacité : comment la rendre plus efficace ? ;
- le défi du vivant ou défi écologique, si on préfère ;
- et le défi de la post-vérité, dont je viens de vous parler.

Comment ne pas relier le défi de la post-vérité à celui de l'efficacité ? Le niveau scolaire de nos élèves baisse. Les résultats de la dernière enquête PISA, rendus publics le 5 décembre dernier, ont servis d'électrochoc, c'est le moins qu'on puisse dire, aujourd'hui tout le monde sait, le niveau baisse. Pour rappel, nous avons eu, au début des années 1990, un important débat sur cette question. Les professeurs, dans une forte majorité, avaient le sentiment que le niveau baissait quand, en janvier 1989, deux sociologues bien connus du petit monde de l'école, Christian Baudelot et Roger Estabiet, affirment haut et fort, dans un ouvrage qui va faire grand bruit, que le niveau monte. Non, le niveau ne montait pas, il commençait à baisser. Les professeurs avaient raison. Réalité que l'on a niée pendant plus de vingt ans. Nous avons encore en mémoire l'aveu inquiet du grand historien de l'éducation, Antoine Prost, publié en février 2013 dans le journal *Le Monde* : « *Le niveau scolaire baisse, cette fois-ci c'est vrai !* ». Disons-le, les résultats de notre école aux différentes enquêtes internationales sont pour le moins médiocres, pour ne pas dire faibles.

Si l'on évoque les enquêtes PISA (Programme International pour le Suivi des Acquis des élèves), la chute est continue, elle devient avec la dernière enquête dégringolade. Rappelons que c'est une évaluation qui est faite tous les trois ans auprès d'élèves de 15 ans et qui porte sur les compétences en lecture, en sciences et en mathématique. La dernière a été faite, non en 2021, mais 2022 pour des raisons de Covid. En ce qui concerne PIRLS, enquête qui a lieu tous les cinq ans et qui évalue la compréhension de l'écrit des élèves de CM1. Les résultats sont, là aussi, inquiétants. Si on examine les résultats de l'enquête TIMSS qui s'intéressent aux compétences des élèves de CM1 et de 4^e en mathématique et en sciences, là encore les résultats sont des plus décevants.

Toutes les enquêtes internationales, je dis bien toutes, convergent depuis plusieurs années pour souligner la faiblesse de nos résultats. Nous n'arrivons pas à transmettre, à toutes et à tous, le minimum que l'on doit transmettre, c'est-à-dire le socle commun de connaissances, de compétences et de culture. Dites-vous que les élèves des établissements

les plus défavorisés (REP, REP+), en fin de 3^e, maîtrisent à peine 30 % des compétences attendues en français.

Le venin de la post-vérité profite assurément de cette inquiétante et continue baisse de niveau pour se répandre.

Eirick PRAIRAT est Professeur de Philosophie de l'éducation à l'Université de Lorraine. Il est également chercheur associé à l'Université du Québec à Montréal. Il a été membre de l'Institut universitaire de France (Chaire Sciences et Philosophie de l'éducation). Il vient publier *L'école des Lumières brille toujours. Les grands défis de l'école de demain* (ESF, 2022).